



Lacan, la vie

Jacques Borie

"Par Lettre n°15"

Publié le 31 octobre 2020

[nouage corps langage](#), [style de vie](#)

« Jacques Borie a laissé peu de textes, c'était un orateur hors pair qui parlait avec un petit papier où il notait quelques mots. Ce texte est la transcription de son intervention au colloque "Actualité de Jacques Lacan" qui s'est tenu à Lyon le 1er décembre 2001 à l'occasion du centenaire de naissance de Jacques Lacan. Ce titre dit quelque chose de ce que ce que Lacan fut pour lui, à la suite de leur brève rencontre à l'occasion de la conférence que Lacan fit en 1967 au Vinatier (Lyon), et de ce qu'il transmettait lui-même à sa façon : une présence vivante. Jérôme Lecaux »

Lacan, la vie

Jacques Borie

Le genre littéraire de la commémoration - dont le classicisme français sut diffuser le goût, avec Bossuet et quelques autres - a certes produit quelques beaux vestiges. Mais il est frappant que l'on garde surtout trace de l'héroïsme des discours et de la flamboyance des métaphores, au prix de l'effacement des mérites du disparu. Lacan lui-même ne s'est pas dérobé à cet exercice de style, auquel il se prête à l'occasion du centenaire de la naissance de Freud en 1956. Ainsi, dans sa conférence à Vienne, « La chose freudienne », il note que le scandale n'est pas tant que les concitoyens de Freud (les Viennois) aient mis tant de temps à inaugurer une plaque à sa mémoire sur sa maison, mais que « ce ne soit pas dû à l'Association Internationale de ceux qui vivent de son parrainage ». Et dans son texte « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », spécialement écrit pour commémorer le centenaire de la naissance de Freud, il critique la façon dont « la communauté analytique laisse [...] se dissiper l'inspiration de Freud », mais suggère aussi qu'il conviendrait de s'intéresser à son style de vie (celui du psychanalyste), thème qu'il reprendra à la fondation de son Ecole, en 1964, en invitant les psychanalystes « à la mise en cause du style de vie » sur quoi débouche l'expérience analytique. Isolons donc déjà trois signifiants de Lacan - style, vie, Freud, -avec lesquels on peut aborder ce que la psychanalyse amène de nouveau aux sujets d'aujourd'hui. Il nous a montré comment son retour à Freud avait permis à la psychanalyse de retrouver le tranchant de sa vérité contre son ravalement à l'adaptation à l' *American way of life*, il a su faire du style la voie de la transmission et le nouer à la vie dans sa dimension de création entre corps et langage.

Lors du Colloque Lacan 2001 organisée en mai dernier à Rome, le Professeur Stefano Agosti de l'université de Venise

notait fort justement que : « S'il y a une vingtaine d'années Lacan était à la mode, maintenant qu'il ne l'est plus il devient clair que Lacan est le futur ». Je suis en effet frappé que nulle part Lacan n'est devenu un auteur parmi d'autres, selon la tradition de réduction du savoir au catalogue et à l'accumulation propre à une certaine logique universitaire. Ceux qui s'y réfèrent témoignent tous — on l'a encore entendu aujourd'hui — de leur position subjective, de leur prise de parti, bref de leur transfert, soit du mode sous lequel ce qui est attendu de notre lien à l'Autre anime le vivant de notre discours, hors de la répétition et de l'imitation. Car Lacan n'a jamais voulu être autre chose qu'un psychanalyste consacré entièrement à sa pratique et à son enseignement. Pas d'oeuvre, pas de dogme, pas de système de pensée, pas de théorie (ou alors mille !), mais un enseignement, soit ce qui est porté par un corps, une voix, un souffle, et qui vise à faire signe d'autre chose, à qui veut bien y mettre à son tour un peu (et même beaucoup) de lui-même. Au-delà de la disparition de sa personne, si son enseignement reste vivant, c'est parce que Jacques Lacan savait s'adresser à quiconque (bien au-delà des supposés spécialistes), c'est-à-dire non pas à tous mais à chacun, et non pour défendre les psychanalystes, mais pour les inviter à répondre aux questions de leur temps.

Cette question de l'adresse singulière fait qu'aujourd'hui encore, celui qui lit pour la première fois un texte de Lacan se trouve — comme ce fut mon cas, il y a trente-cinq ans, à la sortie des *Ecrits* — atteint d'un double choc : à la fois celui de n'y pas comprendre grand-chose, et cependant d'être convaincu d'un « ça me concerne ». C'est ainsi que l'on s'assure que le savoir est à la bonne place, encadré par l'insu, et que le dire à venir a une chance de pas être psalmodie, mais événement. Ce qui m'a toujours le plus touché chez Jacques Lacan, tant dans ma seule rencontre avec lui, lorsque j'avais à peine vingt ans, que dans chaque lecture, c'est sa générosité toujours disponible à qui a un peu de désir. Vous lui dites que vous ne comprenez rien à ses textes, il vous répond c'est normal, c'est pas fait pour une lecture solitaire, mettez-vous avec d'autres aussi embarrassés que vous ; et il appelle ça un cartel. Son Ecole est un échec, il la dissout et propose à ceux qui l'aiment encore une contre-expérience, notre Ecole de la Cause freudienne. Vous voulez lui parler, mais vous vous dites qu'un homme aussi occupé n'aura certainement pas de temps pour le pauvre sujet que vous êtes, et il vous répond : « Venez tout de suite ». Il garde si peu pour lui qu'il donne même ce qu'il n'a pas — c'est sa définition de l'amour — ce qui n'est pas pour plaire à la cohorte des non dupes, ceux qui croient pouvoir juger sans rien donner.

Cette dimension de l'amour au présent, en acte dans l'appropriation du savoir, Lacan a su le susciter en enseignant en position d'analysant, de sujet divisé, et en espérant un effet de propagation par vagues, par tourbillon, et non une pétrification dans un savoir mort.

Je peux maintenant essayer de rendre compte (très rapidement, et à grands traits forcément caricaturaux) du parcours de Lacan sur la question de la vie elle-même, avant de montrer en quoi cela nous permet de mieux saisir les enjeux de notre temps.

Pour l'être parlant la vie est une chose si énigmatique qu'il l'éprouve plutôt comme exil de soi que comme plénitude de l'étant à son *Umwelt*.

Ce qui est le plus connu de Lacan, le Lacan classique, met d'abord l'accent sur le langage en tant que puissance de mortification : la structure déterminant le sujet à son insu, le vivant est renvoyé à l'imaginaire, et la pulsion réduite à sa signification. Dans cette logique, qui fut nécessaire à Lacan pour contrer le post-freudisme réduisant l'enseignement de Freud à l'adaptation à la réalité et à la force du moi, la visée de la cure est l'accomplissement de la vérité, la subjectivation de l'être-pour-la-mort, ou l'assomption de la castration, bref un sujet épinglé par ce qui lui manque. L'analyste est le partenaire du sujet comme le mort l'est au bridge. Il permet de compter les coups d'une partie entièrement réglée par des lois de permutation. Le parcours d'une analyse est alors celui de la reconnaissance d'une nécessité. Cette nécessité a aussi pour nom le père, en tant que fonction introduisant le sujet à l'universel, au pour tous, contrant les caprices de la mère inassouvie.

Depuis quelques années, grâce surtout au travail de Jacques-Alain Miller, un autre Lacan apparaît, dans ce que nous

appelons maintenant son dernier enseignement. Tenant compte des impasses produites par cette logique de domination sans partage du symbolique, Lacan va, petit à petit, réorienter son enseignement du côté du réel, soit de l'impossible — ce que nous ne pouvons supporter, définition de la clinique. La question de la vie, jusque-là minorée, subordonnée, peut alors prendre une nouvelle dimension. C'est la langue elle-même qui devient *lalangue*, où l'on entend résonner le babil de l'enfant avant l' *alphabétisation*[1]. De structure définie comme un pur jeu de signifiant, cette langue devient appareillage, mixant l'hétéros du sens et de la jouissance. C'est l'analyste qui est convié à désertir son échiquier pour avoir des mamelles, autre face de l'énigmatique Tirésias. Une vacillation (calculée bien sûr) de la neutralité est encouragée, traversant le miroir de l'image de l'analyste ataraxique et lèvres pincées. Bien loin du fonctionnaire de la nécessité, Lacan promeut l'analyste comme poète de l' *entreprêt*, comme homme assoupli à la contingence, brisé à l'équivoque, manieur du malentendu « de la bonne façon ».

La fin (sa finalité) de la cure peut alors être abordée dans une toute autre perspective : aucune résorption du sujet dans l'universel n'est possible, la singularité, en tant qu'elle touche à l'usage même que fait le sujet de son corps par l'entremise de la pulsion, est sa boussole. C'est une solution de l'impossible à quoi chacun peut consentir, pour sortir enfin de cette citadelle de défense contre la vie qu'est la névrose.

Ce déplacement dans l'enseignement de Lacan obéit certes à la logique interne de son discours, à ses impasses, toujours fécondes dans leur rebroussement même, à ses apories qui, situées au bon endroit, invitent à reprendre les choses sous un autre angle, conformément à la structure de solide des vérités (il faut les manier pour en voir la *varité*), mais il est aussi une tentative de répondre aux impératifs de la jouissance contemporaine, en mutation radicale par rapport à l'époque de Freud.

Les figures de l'Autre de la culture et du Nom-du-Père associées aux divers idéaux sociaux ont été subverties par l'universalisation de la science et du capitalisme, et sont impuissantes à réguler comme à négativer la jouissance. Celle-ci ne se situe plus, dès lors, que du plus-de-jouir, soit de l'objet. D'où les nouveaux symptômes : toxicomanie, anorexie/ boulimie, suicide des jeunes, violences, traumatismes divers et mortification masochiste pour beaucoup. La jouissance, désarrimée du discours, dévoile sans réserve sa face mortelle. Au niveau collectif, autre versant de l'individuel, Lacan, à l'époque où pourtant les idéaux humanistes et la croyance au progrès avaient encore quelques partisans, ne cessera d'annoncer la montée des périls. En 1964, à la fin du *Séminaire XI*, il soutient que le drame du nazisme et de l'holocauste n'est nullement une forme dépassée de l'histoire, mais « une résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture »[2]. En 1967, dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole », il note que le phénomène des camps n'est pas du passé, mais « précurseur(s) par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupes sociaux par la science [...] Notre avenir de marchés communs, ajoute-t-il, trouvera sa balance d'une extension de plus en plus grande des procès de ségrégation » [3]. Puis en 1972, dans *Télévision*, il annonce la montée du racisme, la liant au capitalisme qui, ne voulant connaître que des individus consommateurs, exclut le féminin comme une race étrangère. Et il ajoute, dans son Séminaire sur *Le savoir du Psychanalyste*, que « le discours capitaliste laisse de côté les choses de l'amour » [4] puisque l'objet n'y est jamais affecté d'une perte pure (condition de l'amour comme signe de la présence de l'Autre au-delà de l'objet), car toujours recyclable dans l'univers du marché.

Cet individu complété de son objet, moderne monade autistique, est cependant voué à la consommation, liste sans fin des encore-un qui ne trouvent de limite que dans la mort. Là aussi, faute d'un lien social (un discours) apte à opérer une séparation, le sujet est livré sans principe d'arrêt autre que le réel de la mort et la ségrégation haineuse des modes de jouissance.

Ce que Freud annonçait dès 1920, avec la pulsion de mort et l'au-delà du principe de plaisir, tend aujourd'hui à devenir le régime de notre temps. Le 11 septembre dernier, notre entrée dans le vingt-et-unième siècle s'est marquée du sacrifice du terroriste, dont la maxime est justement épinglée par Jacques-Alain Miller, dans sa

Troisième lettre à l'opinion éclairée : « Je veux un corps d'ange, oui mais d'ange exterminateur » Son corps l'embarrasse ; il le sacrifie pour que l'Autre enfin existe, à l'envers de l'opération attendue d'une analyse, séparer le corps et l'idéal. Éric Laurent ajoute (Agence Lacanienne de Presse, le 19 octobre) que le terroriste veut, au-delà des symboles, frapper le vivant, à la mesure même du paradoxe d'une guerre où l'on ne doit pas voir de cadavres. C'est que la vie elle-même pose problème à l'être parlant, parasité par le langage ; il ressent la vie comme angoisse plus que la mort ; c'est pourquoi, l'un des mollahs des talibans a pu prophétiser en s'adressant à ces ennemis : « Nous vaincrons car nous aimons plus la mort que vous n'aimez la vie ». Nous croyions que notre époque était caractérisée par la fin des idéaux ; nous n'y étions pas ; c'est aujourd'hui la mort même qui apparaît comme idéal, notre Éros noir dans les jouissances individuelles mais aussi de masses. En 1744, paraît à Naples, un livre étrange d'un philosophe plutôt baroque mais auquel Lacan se réfère volontiers à plusieurs reprises, Giambattista Vico. Dans ce livre, *Scienza nuova*, il décrit l'histoire des commencements de l'humanité en des termes aux résonances très actuelles : « Au milieu de la plus grande affluence et de la foule des corps, ils vivent comme des bêtes farouches dans une profonde solitude des sentiments et des volontés ».

Lacan nous parle de notre époque dans un autre style, en cherchant le rationnel dans la folie moderne, sans dénonciation vertueuse, ni espoir dans un quelconque progrès. Pour reprendre la parodie qu'il fait des intellectuels de droite comme de gauche, dans son Séminaire sur *L'éthique*, il ne se range, empruntant les termes au théâtre élisabéthain, ni du côté du *fool* — le demeuré, l'innocent, — ni du côté du *knave* — le « *coquin fieffé* », pas loin de la vraie canaille[5]. Et il va jusqu'à interpeller les psychanalystes sur leur part de responsabilité dans « la sauvagerie » qui s'accroît chaque jour et dans « le trait sauvage des expédients dont on y pare »[6]. On pare à quoi ? A ce que la psychanalyse révèle comme défaut fondamental de l'être, soit son être-pour-le-sexe. Et que lui reproche-t-il, à la psychanalyse ? « Elle ne prend pas en charge ce dont pourtant 1...] elle se réclame ». La réponse de Lacan est donc radicale : le devoir du psychanalyste est de répondre des effets du scandale de la découverte freudienne. Si le rapport sexuel est impossible, chacun doit pouvoir tirer les conséquences de ce réel pour s'inventer une conduite civilisée qui ne contourne pas cet impossible. Faute de quoi, c'est le régime du parasexué, le règne de l'objet, c'est la tyrannie du surmoi qui commande, « Jouis ! », et la ségrégation qui emporte avec elle cette « sauvagerie des expédients dont on y pare ».

En centrant la psychanalyse sur le défaut de la langue à rendre compte de la différence sexuelle, Lacan -bien loin de s'affliger de ce ratage, — ouvre la voie à un rapport au vivant qui n'est pas déduit de l'Autre préalable, et qui est désarrimé du sens commun. Les noms de la réponse à ce défaut pourra être pulsion, féminité, amour, invention, ou d'autres encore, et l'affect qui en témoigne sera plutôt du côté de la gaieté que de l'ennui ou de la morosité. Pourtant, c'est la dépression qui est l'affect contemporain le plus répandu, conséquence de la science qui ne connaît le sujet que comme réduit au fonctionnement, sans particularité, coupé du sentiment même d'exister. L'exigence moderne de transparence intégrale fait apparaître la psychanalyse, dans une inversion paradoxale, comme le refuge de la pudeur. L'usage du langage qu'elle promet n'est pas de tout dire, au contraire, une certaine opacité lui convient, le malentendu est son domaine, un juste mi-dire y est requis plutôt qu'une quelconque nomination de l'obscénité, et la joie qui s'en éprouve est celle qui relie, non sans équivoque, le savoir à la vie. D'où une certaine gaminerie chez Lacan : « Chacun sait que je suis gai, gamin même, on dit : je m'amuse. Il m'arrive sans cesse, dans mes textes, de me livrer à des plaisanteries qui ne sont pas du goût des universitaires. C'est vrai. Je ne suis pas triste. Ou plus exactement, je n'ai qu'une seule tristesse, dans ce qui m'a été tracé de carrière, c'est qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui je puisse dire les raisons de ma gaieté, quand j'en ai. [7] » Pour Lacan, c'est de la version que chacun propose de son rapport à la langue qu'est attendu du nouveau dans le lien social : pas la langue privée de l'obsessionnel, la langue de bois de la secte, la langue féroce du paranoïaque, mais celle qui fait résonner dans le sens son altérité, et dans la mortification de la chaîne des signifiants l'écho des pulsions qui hantent leur béance de leur silencieuse insistance.

Lacan, disais-je tout à l'heure, s'adresse à chacun et fait ainsi foule paradoxale. De l'expérience de la cure, il fait le pari qu'un nouveau mode de lien social peut se fonder, à partir du plus intime. Son invention du dispositif de la

passé, chargé de vérifier comment une analyse menée à son terme permet de soutenir le désir de l'analyste, est aussi conçu comme un *Witz*, un mot d'esprit, métissage de sens et de jouissance, qui ne produit son effet que de l'assentiment de l'Autre, la communauté des rieurs, ravie et enrichie de l'invention du passant.

Le XXI^e siècle n'est pas une ère post-lacanienne –comme on dirait post-freudienne pour mieux enterrer l'invention de Freud, – pas plus celle d'un retour à Lacan : Lacan nous parle au présent, et c'est à prendre les choses par ce biais, celui du style et celui de la vie, et donc du style de vie, que nous aurons une chance de répondre – avec tous ceux qui veulent bien converser sur ce sujet, aux impasses croissantes de notre civilisation.

Cet article est la transcription d'une intervention de Jacques Borie à l'occasion du colloque « Actualité de Jacques Lacan » à Lyon le 1^{er} décembre 2001, à l'occasion du 100^{ème} anniversaire de naissance de J. Lacan. Elle a été publiée dans le bulletin de l'ACF Rhône-Alpes Par Lettre, n°15

[1] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, Seuil, Paris, 1973, p. 252. 2 Ibid., p. 246-247.

[2] *Ibid.* p.246-247.

[3] Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », *Autre Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 257.

[4] Jacques Lacan, Séminaire non publié sur *Le savoir du psychanalyste*, séance du 6-1-1972.

[5] Jacques Lacan, *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1986, p. 215.

[6] Introduction de *Scilicet* n°1, 1968.

[7] Jacques Lacan, *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », p. 363.



École de la Cause freudienne
Association de psychanalyse reconnue d'utilité publique

© 2018-2020 ECF Paris 1, rue Huysmans - 75006 Paris, France | T:+33 01 45 49 02 68 | F:+33 01 42 84 29 76

tupeuxsavoir.net

Conception Kiyoi websites